

## Place aux livres

---

Numéro 72, hiver 2003

L'Université Laval : phare du fait français d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (72), 101–105.

Odette Vincent. *La vie musicale au Québec. Art lyrique, musique classique et contemporaine.* Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2000, 159 p.



Premier de la collection «Explorer la culture» que dirigent les Éditions de l'IQRC, l'ouvrage d'Odette Vincent dresse les grandes lignes de l'histoire de la vie musicale au Québec depuis les débuts du Régime français. La réalisation de ce livre constitue un tour de force, puisqu'une grande synthèse sur l'histoire de la musique est encore absente de l'historiographie québécoise. Chacun des quatre chapitres de cet ouvrage correspond à une période historique significative.

Le premier chapitre montre que la musique liturgique domine durant la période du Régime français. Sous le Régime britannique, les églises se transforment en lieux de concerts grâce à l'installation de grandes orgues. En fait, jusqu'à la création de l'Académie de musique de Québec par Ernest Gagnon, en 1868, la vie musicale reliée à la culture classique et lyrique a peu d'écho dans la société québécoise. Cela s'explique entre autres par l'absence de musiciens professionnels et d'enseignants.

L'année 1868, est donc une date charnière dans l'histoire de la musique au Québec. Elle ouvre le deuxième chapitre qui s'étend jusqu'à 1914. Durant cette période, les musiciens amateurs et professionnels sont influencés par la culture européenne. Certains commencent à créer des ensembles symphoniques, notamment à Québec en 1903. La présentation à Paris, en 1913, du *Sacre du printemps*, une œuvre surprenante d'Igor Stravinsky, marque une rupture avec la période précédente.

Le troisième chapitre couvre la période de 1914 à 1954. À cette époque, la radio et plus tard la télévision jouent un rôle important dans la diffusion de la musique. De grandes voix masculines, provenant entre autres de la ville de Québec, se font entendre dans les opéras du monde. En outre, l'identité musicale canadienne s'affirme à travers des compositeurs étonnants tel Jean Papineau-Couture. Dans les années 1950, le Québec entre dans la modernité avec des événements musicaux et des formations qui innovent par leur originalité. La tenue du premier concert de musique contemporaine en 1954 bouleversera l'esthétisme musical de l'époque.

Abordant la seconde moitié du siècle, le dernier chapitre montre que le Québec s'ouvre de plus en plus à de nouvelles formes musicales. La démocratisation de l'enseignement musical, le développement des médias et la mise en place de salles de spectacles contribuent à la diffusion de la musique et à faire connaître de nouveaux talents dans les arts lyriques. Les musiques dites d'avant-garde et actuelle bouleversent à leur tour les conventions musicales, suggérant une ouverture à l'improvisation, à la performance, à la musique expérimentale et à l'entrée de la technologie dans le processus de création. Comprenant des photographies, une chronologie et des repères bibliographiques, ce livre se veut une œuvre de vulgarisation. Avec cette brève synthèse, Odette Vincent apporte une contribution originale à l'histoire de la musique québécoise.

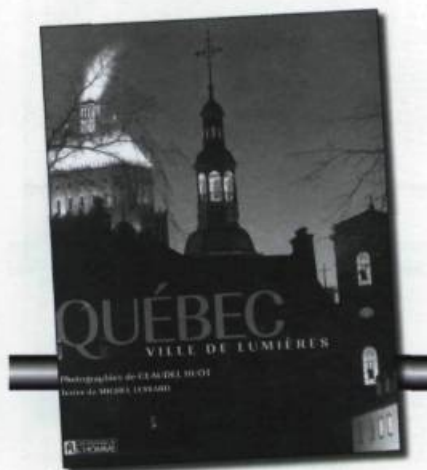
Yves Hébert



Michel Lessard et Claudel Huot. *Québec, ville de lumières.* Montréal, Éditions de L'Homme, 2001, 252 p.

La photographie ne pourrait pas exister sans lumière, et celle de Claudel Huot en recèle. En observateur patient, le photographe a exploré les rues de Québec, souvent à l'aube et à la brunante, afin de trouver des éclairages naturels qui non seulement mettent en valeur les beautés de la vieille ville, mais qui font aussi ressortir - parfois durant seulement quelques minutes - les couleurs éclatantes des maisons et des immeubles. On y reconnaît telle rue étroite auréolée sous la pluie diffuse, la lumière bleue de l'hiver dans la rue du Petit-ChAMPLAIN, le point de vue inhabituel de la Haute-Ville observée du bassin Louise enneigé. On remar-

que que certaines des plus belles photographies de ce livre ont d'ailleurs été prises en hiver. Toutes témoignent d'une atmosphère particulière, d'un angle original, d'un cadrage étudié.



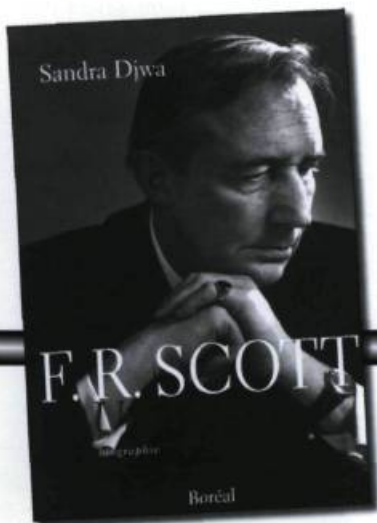
En contemplant *Québec, ville de lumières*, on a l'impression que le photographe Claudel Huot a réussi à saisir les lieux familiers de Québec sous leur plus beau jour, en exploitant savamment les éclairages latéraux qui sont si éphémères. Plus de 200 photos nous font découvrir - souvent sous un jour différent - des lieux qui nous semblaient familiers. Les sites choisis - célèbres ou méconnus, parfois méconnaissables - nous enchantent. On y voit des statues, les maisons colorées du Vieux-Québec, le Château Frontenac, l'esplanade près de la rue Saint-Jean, le fleuve Saint-Laurent, la rue d'Auteuil, la belle avenue Saint-Denis, la place Royale et même l'entrée de l'ancien Séminaire de Québec (qui conduit aux bureaux de la revue *Cap-aux-Diamants*) (p. 37)

Les brèves notices rédigées par l'historien Michel Lessard sont à la fois instructives et vivantes, tout en laissant une place généreuse pour l'iconographie. La présentation est impeccable et l'ensemble irréprochable. L'auteur nous a habitués à un haut niveau d'attente et ne nous déçoit pratiquement jamais; son *Québec, ville de lumières* est certainement le plus bel ouvrage de photographies consacré à la ville de Québec. Avec ces livres remarquables de Michel Lessard et ses collaborateurs, les Éditions de l'Homme sont en voie de devenir l'éditeur de livres d'art par excellence pour beaucoup de lecteurs québécois.

Yves Laberge



Sandra Djwa. *F. R. Scott : Une vie.* Montréal, Boréal, 2001, 686 p.



Frank Reginald Scott (1899-1985) figure parmi les intellectuels les plus influents de l'histoire du Québec. Issu d'une grande famille canadienne-anglaise établie à Québec, il est l'un des pères de la Cooperative Commonwealth Federation, l'ancêtre du Nouveau Parti démocratique. À la fin des années 1940, ce professeur de droit à l'Université McGill entreprend une poursuite contre le premier ministre Maurice Duplessis et parvient, au bout de dix ans, à faire déclarer anticonstitutionnelle la Loi du cadenas, qui permettait aux policiers de fermer toute maison utilisée pour des rencontres communistes.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, Scott prend la défense des Canadiens français qui refusent la conscription, ce qui lui vaut les foudres des médias du reste du Canada. La Crise d'octobre est pour lui cause de déchirement. Il finit par approuver la Loi sur les mesures de guerre, ce qui ne l'empêche pas d'agir comme conseiller juridique à la fois auprès du gouvernement fédéral et des prisonniers felquistes.

Toute sa vie, le militant socialiste a cru que l'avenir du monde passait par une redistribution plus équitable des richesses. Il a été l'un des premiers à plaider en faveur de l'État providence. Lors de la grande réforme de 1982, Pierre Elliott Trudeau a retenu de Scott, son mentor, l'idée d'enchâsser une charte des droits dans la constitution canadienne.

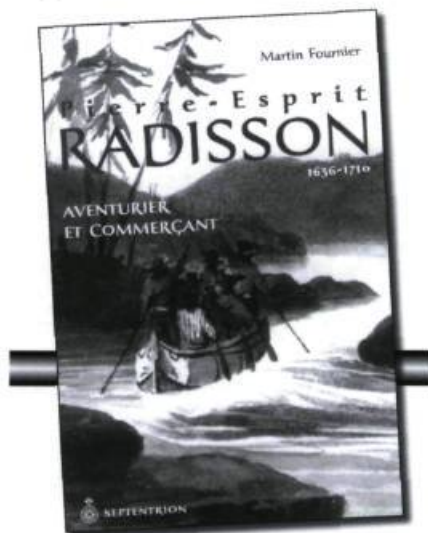
Poète, Frank Reginald Scott s'est fait le défenseur de la modernité en littérature. Il a, notamment, exercé une influence déterminante sur le jeune Leonard Cohen, en plus de traduire en anglais les poèmes d'Anne Hébert et d'Hector de Saint-Denis Garneau.

L'excellente biographie de Sandra Djwa permet de revisiter, d'un point de vue anglophone, l'histoire du Québec au XX<sup>e</sup> siècle. Elle a aussi le grand mérite de sauver de l'oubli le personnage de F. R. Scott, l'un des principaux bâtisseurs des sociétés québécoise et canadienne.

Dany Rousseau



Martin Fournier. *Pierre-Esprit Radisson 1636-1710. Aventurier et commerçant.* Sillery, Les éditions du Septentrion, 2001, 319 p.



Explorateur, commerçant, coureur de bois, Pierre-Esprit Radisson est un personnage ô combien controversé qui a marqué à bien des égards l'histoire de la Nouvelle-France. Aussi nécessaire que palpitante, cette nouvelle biographie, *Pierre-Esprit Radisson 1636-1710. Aventurier et commerçant*, vient combler «un vide en langue française, explique son auteur Martin Fournier, puisque ce sont surtout les historiens anglophones qui ont étudié de près cet explorateur et coureur de bois français, à partir d'un témoignage rédigé en grande partie en langue anglaise» (p. 7).

Pour ce second ouvrage consacré à Radisson, Fournier s'est attardé aux six récits de voyage en Nouvelle-France. Et elles sont bien remplies ces expéditions : Radisson y raconte, notamment, sa capture puis son adoption par les Iroquois, desquels il apprend la culture et particulièrement les techniques de guerre et de survie. Tantôt il accompagne des missionnaires jésuites, tantôt, avec son beau-frère et compagnon d'aventures Médard Chouart Des Groseilliers, il tisse des liens commerciaux avec diverses tribus autochtones.

Fort de ces expériences et de ses connaissances géographiques, il fraternise avec des Anglais de Boston puis débarque en Angleterre, en décembre 1665, pour un séjour qui lui permet d'avoir accès à des personnes influentes tant du côté de la finance que de celui de la politique. Il s'intègre si bien aux Britanniques qu'en 1672, pour son premier de trois mariages, il épouse la fille de Sir John Kirke, dont la famille «avait pris Québec en 1629» (p. 175). En 1670, Radisson contribue à fonder la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui œuvre dans la traite de la fourrure, où il joue, avec Des Groseilliers, un «rôle central» (p. 179). Il se remet au service des Français, en 1675, avant de repasser aux Anglais en 1684. Radisson s'éteint à Londres, en 1710, considéré comme un «Gentleman ruiné» (p. 279).

Détenteur d'un doctorat en histoire de l'Université Laval, Fournier s'est basé sur l'approche relationnelle, soit l'analyse des interactions entre Radisson et les différents milieux et individus qui ont croisé sa route, pour étayer son essai. En mettant en valeur la «capacité exceptionnelle [de Radisson] à s'adapter et à se transformer» (p. 290), il prend ses distances avec les historiens François-Xavier Garneau et Lionel Groulx, pour lesquels les nombreux changements d'allégeance de Radisson le rendent suspect, et en font même «un ignoble traître à la nation» (p. 8). Si Radisson était un homme qu'on ne peut cerner aisément tant sa vie fut trépidante, Fournier réussit cependant à nous le faire connaître mieux. Et il y va directement, droit à l'essentiel. Sans détour. Délicieux!

Jean-François Bouchard



Eugène L'Écuyer. *La Fille du brigand. Œuvres choisies.* Édition établie, présentée et annotée par Jean-Guy Hudon. Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2001, 426 p. (Coll. Anciens).

Notaire de profession, Eugène L'Écuyer (1822 - 1898) fut non seulement l'un des pionniers des lettres québécoises, mais également l'un des auteurs les plus prolifiques du XIX<sup>e</sup> siècle avec ses quelque 50 textes, dont trois romans, 22 nouvelles, deux poèmes et divers écrits en prose. Mais à une époque où l'édition en est encore à ses débuts, le jeune auteur n'a pas la chance de voir ses textes publiés en volumes : seule la presse périodique lui assure un minimum de diffusion en faisant

paraître ses romans et nouvelles sous forme de feuilleton. Cela explique sans doute l'oubli dans lequel il tombe momentanément, et ce, malgré la popularité de l'une de ses premières œuvres, *La Fille du brigand* (1844). Les Éditions de la Huit et Nota bene le sortent aujourd'hui de l'ombre en publiant deux nouvelles éditions du roman inspiré des méfaits de Chambers et ses acolytes, une bande de voleurs de Cap-Rouge qui ont terrifié la ville de Québec dans les années 1830.



Fidèle aux courants gothique et romantique qui ont influencé l'écriture des premiers littérateurs canadiens-français (Philippe Aubert de Gaspé fils, Georges Boucher de Boucherville, Joseph Doutre), L'Écuyer ouvre son récit sur la description d'une ville sombre et terrifiante, où se trouve une petite auberge malfamée dont les murs «jaunis et tachés» et les «rideaux tout troués» sont éclairés par «une lumière blafarde». C'est dans ce décor peu rassurant que se rencontrent les deux protagonistes, Stéphane et Helmina, s'éprenant instantanément d'un amour fou l'un pour l'autre. Dès lors, aidé de son fidèle ami Émile, Stéphane cherche à s'assurer de la naissance respectable de la jeune fille : son père n'accepterait jamais une mésalliance. Entre-temps, la tenancière de l'auberge, madame LaTroupe, est incarcérée : on a découvert chez elle des objets volés. Repentante, elle décide de tout avouer à Stéphane, dont elle connaît les inclinations : son auberge est le repère d'une bande de brigands, dont le chef n'est nul autre que maître Jacques, le père supposé d'Helmina. Cette horrible découverte plonge Stéphane dans le désespoir. Mais voilà que maître Jacques reçoit une

missive du véritable père d'Helmina, monsieur des Lauriers, qui lui annonce son retour. Craignant de perdre sa pupille, dont il est tombé amoureux, maître Jacques organise son enlèvement et lui déclare qu'elle doit choisir entre l'épouser ou mourir de sa main. Mais Stéphane, Émile et monsieur des Lauriers ont eu le temps d'unir leurs forces : la belle est délivrée de justesse et le mariage est assuré.

C'est grâce aux Éditions Nota bene que le roman connaît, enfin, une publication en format de poche, dont la présentation est signée Michel Lord. Celui-ci aborde brièvement l'œuvre à travers les caractéristiques de l'esthétique gothique, à laquelle il a déjà consacré ses recherches. Les Éditions de la Huit, pour leur part, proposent une anthologie des textes de L'Écuyer, préparée par Jean-Guy Hudon, qui consacra sa thèse de maîtrise à l'auteur. Outre le roman en titre, l'ouvrage compte quelques nouvelles (dont les plus colorées sont sans doute les *Esquisses de mœurs* et *Mon oncle Brioche*, de même qu'*Un épisode de la vie d'un faux dévot*, qui suscita une vive polémique à l'époque), un certain nombre de chroniques et autres écrits en prose (où le poète prosateur qui a composé *La campagne* s'oppose au polémiste virulent qui se révèle dans *La correspondance du Journal*, ainsi que deux poèmes. La variété des textes, de même que l'appareil critique richement documenté qui les entoure, permettent de poser un regard nouveau sur l'écriture d'un L'Écuyer qui certes, aborde souvent les mêmes thèmes (la victoire de la vertu sur le mal, le temps qui passe, l'amour), mais ne le fait pas sans une pointe d'humour rafraîchissante et nous révèle même, à travers les chroniques qu'il signe au *Canadien*, une plume tantôt ironique, tantôt franchement acerbe.

Il était grand temps de donner un nouveau souffle à la production littéraire de cet auteur encore méconnu et qui pourtant mérite que l'on s'y attarde en sa qualité de pionnier de la littérature canadienne-française. Ainsi, et comme le souligne Jean-Guy Hudon dans son introduction, «c'est dans une perspective *a priori* historique et documentaire qu'il faut appréhender (au sens philosophique!) ces premiers écrits et c'est la plupart du temps cet esprit qui préside depuis plus de 30 ans à la réédition des textes des premiers littérateurs québécois» (p. xxxix - xl).

Julie Bolduc



Alexander Reford. *Des jardins oubliés. 1860-1960*. Sainte-Foy, Les Publications du Québec, 1999, 209 p. (Coll. Aux limites de la mémoire).

Même les jardins ont une histoire, dans la mesure où ceux-ci naissent, évoluent et disparaissent, n'étant pas à l'abri de l'envahissement urbain ou des changements de vocation. Et malgré la rigueur de leur climat, les Québécois ont toujours entretenu une passion exceptionnelle pour le jardinage; quelques-uns des plus beaux jardins du Québec (souvent de propriété privée) ont été aménagés et photographiés durant deux siècles. Cet album d'Alexander Reford comprend près de 200 photographies (en noir et blanc) et témoigne de la grande variété de styles et d'aménagements de ces jardins, avec pavillons, portails, promenades, allées, fontaines, jeux d'eau, haies. Certains de ces sites ont disparu, d'autres ont changé d'apparence, mais les images restent.



Contrairement à l'ouvrage *La vie rurale 1866-1953*, publié à deux ans d'intervalle dans la même collection, le présent album montre principalement des paysages d'abord aménagés pour le pur plaisir visuel, et non dans un objectif agricole. Les découvertes y sont nombreuses. On y trouve en page 49 une belle photo de l'ancienne résidence officielle du lieutenant-gouverneur du Québec (au parc du Bois-de-Coulonge), détruite en 1968 et jamais reconstruite. En outre, plusieurs châteaux méconnus sont ici présentés. Du modeste jardin de cour (à l'arrière de sa maison en pleine ville) à l'immense domaine à l'anglaise, tous les amateurs ont eu l'occasion de manifester leur goût pour ce type de décoration naturelle.

L'ouvrage *Des jardins oubliés 1860-1960* fait également partie d'un coffret édité par les Publications du Québec, comprenant deux autres titres : *Les voies du passé* et *Naviguer sur le fleuve au temps*

passé, tirés de la collection «Aux limites de la mémoire». Cet album original saura intéresser les amateurs de beaux paysages et les passionnés d'histoire de la photographie.

Yves Laberge



Louise Pothier et Patricia Simpson. *Notre-Dame-de-Bon-Secours. Une chapelle et son quartier*. Montréal, Les éditions Fides, 2001, 149 p.



Complice de la naissance et de la croissance de Montréal, la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours fournit la matière d'un récit captivant articulé autour de deux axes : l'édifice et son quartier.

Soumise à la rude épreuve du temps, la chapelle est littéralement une miraculée : construite sous l'impulsion de Marguerite Bourgeoys, vers 1655, elle n'est achevée, faute de moyens, que vingt ans plus tard. Rasée par un violent incendie, en 1754, la chapelle sera reconstruite par les sulpiciens, en 1771. Menacée de démolition par les tenants du «progrès» au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est finalement consacrée comme lieu de pèlerinage par un autre «miraculé», M<sup>re</sup> Ignace Bourget. La revitalisation se traduit par le remarquable travail artistique des Meloche (voûte, murales, statuaires), Beaulieu (voûte) et Leduc (portraits). Ce parcours est l'occasion de récits attachants, par exemple celui d'une petite statuette d'une Vierge à l'enfant en bois de chêne de Belgique, offerte par un noble au XVII<sup>e</sup> siècle, sauvée *in extremis* de l'incendie, dérobée au début du XIX<sup>e</sup> siècle, puis retrouvée par hasard pour n'être replacée sur un autel latéral de la chapelle qu'en 1955, où elle se trouve toujours. En parallèle, on s'intéresse aux transformations du quartier de Notre-Dame-de-Bonsecours. Berceau des de Montigny, Viger et Papineau, l'ouvrage dé-

crit les cycles économiques (expansions et déclin), la vie religieuse (les pèlerinages ainsi que les rapports sociaux et linguistiques) et les jeux et manœuvres politiques auxquelles la chapelle fournit le prétexte. On consacre à tous les acteurs connus et moins connus de ce quartier une brève biographie, imagée et instructive.

Louise Pothier et Patricia Simpson livrent une narration accessible, ponctuée d'observations pertinentes et érudites, dans un ouvrage aéré au graphisme impeccable, émaillé de reproductions, de photographies, d'archives et de cartes, toutes en couleur. Voilà une lecture qui donne envie de se faire pèlerin et d'aller se recueillir dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler un «musée-chapelle», depuis sa restauration complète, en 1994.

Mathieu Bélisle



André Vermeirre. *L'Immigration des Belges au Québec*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2001, 205 p.

La présence des Belges au Québec est relativement discrète. Bien que peu nom-



breux, on les trouve toutefois dans diverses sphères d'activités de la société. André Vermeirre retrace ainsi l'immigration belge au Québec au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles dans une perspective historique. Parallèlement, l'auteur relate l'expérience de personnalités qui ont su se fondre au sein de leur nouvel environnement, contribuant à façonner une fraction de l'histoire de la province.

La première partie de l'ouvrage porte sur le contexte politique, économique et social dans lequel évolue la population

belge au sein de son propre pays de même que sur le cadre légal entourant le phénomène d'immigration. Outre les raisons qui les poussent à s'embarquer pour le Canada, l'auteur y explique le rôle d'appoint fourni aux immigrants des deux côtés de l'Atlantique. Il énumère alors, à tour de rôle, les différents organismes qui leur ont permis de faciliter leur voyage, d'encadrer leur établissement en sol québécois et de favoriser leur intégration parmi la population locale.

La seconde partie, plus longue et plus anecdotique, est davantage centrée sur la participation de personnages à la promotion du Canada et de leur tentative de créer en Amérique un «foyer de peuplement belge». L'auteur rapporte au surplus l'expérience de ressortissants qui ont stimulé l'épanouissement de la société québécoise dans ces différents domaines que sont l'enseignement, la vie culturelle, les affaires, l'agriculture et les métiers (boulangers, pâtisseries, chocolatiers, etc.) Une réflexion sur la situation de l'immigration des Belges dans la «Belle Province» au XXI<sup>e</sup> siècle vient clore cette étude.

L'ouvrage de Vermeirre compte un très grand nombre de sources primaires. Pour faciliter sa démarche, l'auteur s'appuie notamment sur des articles de journaux, des rapports, des témoignages, des recensements officiels et des lettres. Six tableaux et près d'une dizaine de photographies d'archives s'y ajoutent. En somme, *L'Immigration des Belges au Québec* apporte un éclairage général sur un phénomène qui, selon Vermeirre, semble encore méconnu de l'opinion publique.

Stéphanie Laperrière



Sylvain Rivière. *Îles de la Madeleine, marquises et souveraines*. Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 216 p.

L'auteur, journaliste, poète, dramaturge, conteur, auteur de chansons et de monologues est né à Carleton, en Gaspésie, en 1955. Il habite, depuis 1982, les îles de la Madeleine. «C'est sûrement pour si tant de volonté forcée, décanisée, canisée qu'un beau jour, sans trop savoir, j'ai débarqué chez toi, belle Madeleine... pour me refaire un intérieur tel un macareux-moine en prière, aux falaises de tes cathédrales de marbre de grès rouge... pour apprivoiser tes extérieurs, me mesurer à tes charpentages, tes gabarits et tes autremets, et que je n'en suis jamais reparti». (p. 133).



Vingt et un chapitres décrivent ce coin de paradis. «C'est le livre d'un poète et romancier, une œuvre d'une rare beauté, faite de légendes, d'histoires de guerre et de naufrage, de récits divers, qui jette un éclairage nouveau sur ces insulaires et leurs façons bien à eux d'habiter leur coin de pays».

Laval Lavoie

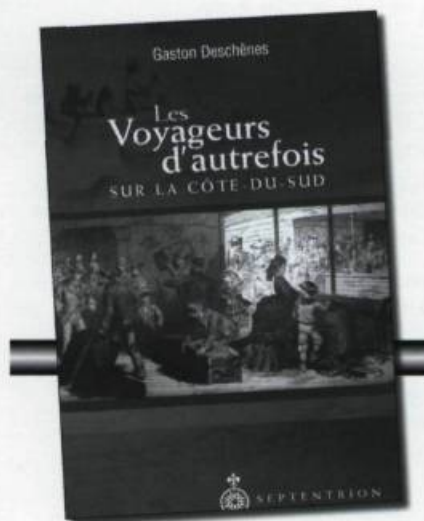


Gaston Deschênes. *Les Voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2001, 322 p.

La Côte-du-Sud désigne ce territoire qui s'étend sur la bordure méridionale du fleuve entre Beaumont et Kamouraska. Colonisée il y a plus de 300 ans (bien avant la Beauce, l'Estrie et l'Abitibi-Témiscamingue), elle constitue l'une des plus vieilles régions habitées du Québec. Très tôt, elle fut visitée, arpentée, mais surtout *racontée* par ceux qui – soit par devoir, soit par plaisir – eurent à y séjourner. Ils sont nombreux ceux qui ramenèrent de leur passage dans cette région un témoignage écrit de leurs découvertes et de leurs rencontres. Leurs textes nous révèlent diverses facettes de la Côte-du-Sud à divers moments de son histoire : ses conditions de transport et d'hébergement, ses traditions régionales, le mode de vie de ses pionniers et de ses premiers habitants, le développement de ses villages et de ses stations de villégiature, etc.

Gaston Deschênes, qui n'en est pas à son premier ouvrage sur la Côte-du-Sud, trace ici un portrait vivant de cette région et de son évolution en nous présentant des points de vue variés de voyageurs de jadis. Au récit des premières incursions missionnaires du jésuite Paul Le jeune,

vers 1634, succède ainsi celui des militaires français chargés d'identifier les points vulnérables du territoire en vue d'une éventuelle attaque de l'armée anglaise. Dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, touristes, écrivains et journalistes viendront s'ajouter à la longue liste des chantres de la Côte-du-Sud, laissant derrière eux des impressions et des commentaires qui nous en apprennent énormément sur le quotidien des voyageurs de l'époque. Alors qu'aujourd'hui l'autoroute nous permet d'aller de Lévis à Rivière-du-Loup en



deux heures seulement, *Les Voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud* est un livre qui nous donne la possibilité de renouer avec la lenteur des pérégrinations de nos ancêtres et d'apprécier pleinement les beautés d'un coin de pays qui, depuis longtemps déjà, nous inspire de bons mots.

Joël Castonguay-Bélanger



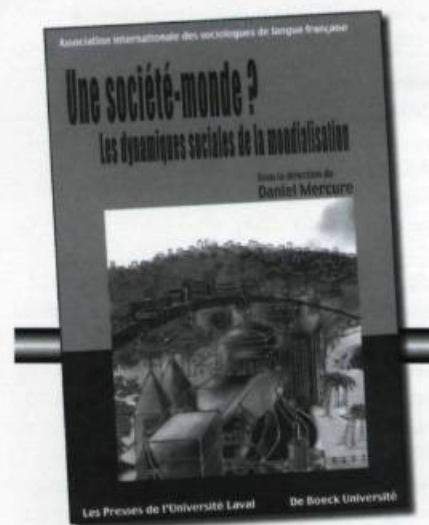
Daniel Mercure (dir.). *Une société-monde? Les dynamiques sociales de la mondialisation*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 335 p.

Ces actes reprennent une partie des conférences présentées lors du seizième congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF), qui a eu lieu à l'Université Laval en juillet 2000.

Dans leurs observations des mécanismes qui régissent les comportements des groupes et des individus, ces sociologues ont observé comment les populations sont globalement affectées par les changements occasionnés par le phénomène de la mondialisation. On connaît évidem-

ment certains de ces effets les plus apparents : migrations des entreprises et des travailleurs, déplacement du chômage, précarité des emplois, libéralisation des échanges et beaucoup de réactions largement médiatisées (manifestations, grèves, revirements boursiers). Les conséquences de la mondialisation peuvent se résumer en deux termes qui intéressent particulièrement les sociologues : le changement et les inégalités. Si on constate que les gens ne profitent pas de la même manière de la richesse et si par ailleurs certaines choses changent (et d'autres pas), il convient d'en comprendre le comment et le pourquoi. Les textes de François Dubet (sur les inégalités multipliées) et de Juan Castaingts-Teillery (sur l'échange asymétrique) s'y consacrent admirablement.

De cet ensemble de 24 articles, deux textes se distinguent particulièrement. Le professeur Guy Rocher établit une excellente typologie du phénomène de la mondialisation, en définissant justement ce concept qu'il distingue de la globalisation et de l'internationalisation (trois termes que l'on considère à tort comme des synonymes). Plus loin, l'article du philosophe Edgar Morin réussit en des propos très clairs à situer le phénomène de la mondia-



lisation en termes culturels, tout en rappelant la nécessité d'utiliser des approches interdisciplinaires pour comprendre les contradictions de ce monde. Beaucoup de chercheurs auraient intérêt à consulter les articles de ce livre, qui rejoindra politologues, historiens, économistes et spécialistes des relations industrielles.

Yves Laberge

